plaisir et intérêt à voir toutes les expériences socialistes que tentaient des personnes d'élite, les sociétés coopératives par exemple, expériences qui, soit qu'elles fussent heureuses, soit qu'elles échouassent, ne pouvaient manquer de contribuer utilement à l'éducation de ceux qui y prenaient part, aussi bien en développant leurs facultés d'agir d'après des mobiles dirigés vers le bien public, qu'en leur révélant les défauts qui les rendent eux et les autres incapables d'agir dans ce sens.

J'exprimai ces opinions dans mes *Principes d'Economie politique* moins nettement et moins complètement dans la première édition, un peu plus dans la seconde et enfin d'une façon qui ne laissait aucun doute dans la troisième. Les différences venaient en partie des changements que le temps avait apportés. La première édition avait été écrite et mise sous presse avant la révolution française de 1848. Mais après cet événement l'esprit public se montra plus accessible aux idées nouvelles, et des doctrines semblèrent modérées qui auraient paru renversantes peu de temps auparavant. Dans la première édition, les difficultés du socialisme étaient mises si fortement en lumière, que le ton de l'ouvrage était en somme celui d'une œuvre hostile. Dans les deux années qui suivirent, je consacrai beaucoup de temps à l'étude des principaux écrivains socialistes du continent; je méditai et je discutai longuement toutes les questions en litige. Comme résultat de ce travail, tout ce que j'avais écrit sur ce sujet dans la première édition, fut effacé et remplacé par des arguments et des réflexions qui exprimaient une opinion plus avancée.

L'*Économie politique* fut bien plus rapidement exécutée que la *Logique*, ou même que tous les autres ouvrages importants que j'avais écrits auparavant. Je la commençai dans l'automne de 1845, et je l'avais achevée et toute prête pour l'impression à la fin de 1847. Pendant cette période d'un peu plus de deux ans, il y eut un intervalle de six mois durant lesquels je laissai cet ouvrage de côté pour écrire dans le *Morning Chronicle*, qui d'une façon tout inattendue entrait chaleureusement dans mes vues. Je voulais hâter la formation de petites propriétés pour les paysans dans les terres incultes de l'Irlande. C'était pendant l'hiver de 1846-1847, alors que les dures nécessités du temps semblaient offrir une chance d'attirer l'attention du public en faveur du seul moyen qui me parût propre à la fois à soulager sur le moment la misère du peuple irlandais, et à améliorer d'une façon permanente son état social et économique. Mais l'idée était nouvelle et étrange; il n'y avait dans l'histoire d'Angleterre aucun précédent qui plaidât en faveur d'une mesure de ce genre. La profonde ignorance des hommes d'État d'Angleterre et du public anglais relativement aux faits sociaux qui ne se passent pas chez eux, bien qu'ils soient communs ailleurs, fit complètement échouer ma tentative. Au lieu d'une grande opération sur les terres incultes et de la conversion des paysans en propriétaires, le parlement vota une loi des pauvres pour les conserver à l'état de pauvres. Si la nation anglaise ne s'est pas trouvée par la suite aux prises avec les inextricables difficultés que devait faire naître l'action combinée des maux anciens et du traitement d'empirique qu'on y ap-

portait, c'est qu'elle a été sauvée par le fait le plus inattendu et le plus surprenant, le dépeuplement de l'Irlande que la famine avait commencé et que l'émigration a continué.

Le succès rapide de mon *Économie politique* a fait voir que le public avait besoin d'un livre de ce genre et y était préparé. La première édition, une édition de mille exemplaires publiée en 1848, fut vendue en moins d'un an. Une autre édition tirée au même nombre parut au printemps de 1849, et une troisième de douze cent cinquante exemplaires au commencement de 1852. Dès le début, cet ouvrage n'a pas cessé d'être cité et invoqué comme une autorité, parce que ce n'était pas seulement un livre de science abstraite, mais aussi d'application, et que l'économie politique y était traitée non comme une science subsistant isolément et par elle-même, mais comme un fragment d'une chose plus grande, comme une branche de la philosophie sociale, unie aux autres branches par des liens tellement entremêlés que les conclusions qu'elle présente, même dans son domaine propre, ne sont vraies que d'une manière conditionnelle, et restent soumises à l'intervention et à l'influence contrariante de causes qui ne tombent pas directement sous ses prises, qu'elles n'ont pas plus de droit à se donner pour des guides pratiques que n'importe quelles considérations d'un autre ordre. L'économie politique en réalité n'a jamais eu la prétention de diriger l'humanité par ses seules lumières ; bien que des personnes qui ne savent que l'économie politique, et qui par conséquent la savent mal, aient pris sur elles de donner des conseils,

et ne pouvaient le faire qu'avec les lumières qu'elles possédaient. Mais les ennemis de l'économie politique par sentiment, et ses ennemis intéressés encore plus nombreux qui se couvrent du manteau du sentiment, ont réussi à faire croire à cette accusation parmi tant d'autres qu'elle ne mérite pas. Les *Principes*, en devenant pour le présent, malgré la liberté avec laquelle j'y exprime mes opinions, le traité d'économie politique le plus populaire, a contribué à désarmer les ennemis d'une science aussi importante. Quant à la valeur de mon livre comme exposition de la science économique, et au point de vue des diverses applications qu'il suggère, c'est à d'autres naturellement qu'il appartient d'en juger.

Après la publication des *Principes d'Économie politique*, je restai longtemps sans faire paraître aucun grand ouvrage ; j'écrivis quelquefois dans les recueils périodiques et ma correspondance, en grande partie avec des personnes qui m'étaient tout à fait inconnues, portant sur des questions d'intérêt public, prit une extension considérable. Pendant le cours de ces années, j'écrivis ou je commençai divers essais, pour les faire paraître à l'occasion, sur des questions fondamentales de la vie de l'homme et de la société ; pour plusieurs d'entre eux j'avais déjà dépassé beaucoup la sévérité du précepte d'Horace. Je continuai à observer avec un vif intérêt la marche des événements politiques qui n'avait pourtant rien d'encourageant pour moi. La réaction européenne de 1848 et le triomphe d'un usurpateur immoral en décembre 1851, semblèrent mettre fin, pour le présent, à toute espérance de liberté et d'amélioration des conditions sociales en

France et sur le Continent. En Angleterre, j'avais vu et je voyais encore bon nombre des opinions de ma jeunesse généralement acceptées, et bien des réformes pour lesquelles j'avais combattu, ou effectuées ou en cours d'exécution. Mais ces changements n'avaient pas été suivis d'autant d'avantages pour le bien-être des hommes que je l'avais imaginé d'abord, parce qu'ils n'avaient produit que très-peu d'amélioration dans la condition essentielle d'où dépend toute amélioration véritable du sort des hommes, je veux parler de leur état intellectuel et moral. On pouvait donc se demander si les diverses causes de dégradation qui avaient agi pendant le même temps, n'avaient pas fait plus que de contre-balancer les tendances au progrès. L'expérience m'a appris que des opinions fausses ont souvent fait place à de saines idées, sans que les habitudes d'esprit dont la mauvaise éducation était le résultat en fussent changées le moins du monde. Le public anglais, par exemple, est tout aussi novice et incapable de juger les questions d'économie politique depuis que la nation s'est convertie au libre échange, qu'il l'était auparavant ; et il s'en faut de beaucoup qu'il ait acquis de meilleures habitudes d'esprit, ou qu'il se soit prémuni contre l'erreur sur des sujets d'un ordre plus élevé ; car s'ils ont rejeté certaines erreurs, la discipline générale de leur esprit, au point de vue intellectuel et moral, n'a pas changé. Je suis convaincu, maintenant, que nul grand progrès dans le sort de l'humanité, n'est possible tant qu'il ne se fera pas un grand changement dans la constitution fondamentale des manières de penser. Les vieilles opinions religieuses, morales et politiques, sont tellement discré-

ditées chez les esprits les plus éclairés qu'elles ont perdu la plus grande partie de leur efficacité pour le bien, tout en conservant assez de vitalité pour opposer un obstacle sérieux au développement d'idées meilleures sur les mêmes sujets. Quand les esprits philosophiques ne peuvent plus croire à la religion du monde, ou n'y croient qu'à la condition d'y faire des changements qui ne vont pas à moins qu'à en transformer radicalement le caractère, une période de transition commence, période de convictions faibles, d'intelligences paralysées, de principes de plus en plus relâchés, qui ne saurait prendre fin que par une révolution dans le fondement des croyances, qui favorise le développement de quelque foi nouvelle, religieuse ou purement humaine, à laquelle les esprits éclairés puissent adhérer : quand les choses sont dans cet état, toute pensée, tout écrit qui ne tend pas à promouvoir cette rénovation, n'a plus qu'une mince valeur après le premier moment. Il y avait dans l'état apparent de l'esprit public si peu de signes d'une tendance vers une rénovation, que je n'avais aucune ardeur à m'occuper des questions d'amélioration des affaires publiques. Plus récemment un souffle de libre pensée s'est levé, des perspectives plus encourageantes de l'émancipation graduelle de l'esprit en Angleterre se sont ouvertes devant nous, en même temps une renaissance, sous de meilleurs auspices, du mouvement en faveur de la liberté politique dans le reste de l'Europe a donné un aspect plus souriant à l'état actuel des affaires humaines (1).

1. Ecrit environ en 1861.

C'est entre le temps dont je viens de parler et le moment où j'écris que se sont accomplis les événements les plus importants de ma vie privée. Le premier fut mon mariage, en avril 1851, avec la femme dont l'incomparable mérite avait, par l'amitié qu'elle me témoignait, contribué plus que toute autre cause à mon bonheur et au développement de mon esprit, durant tant d'années pendant lesquelles nous n'avions jamais compté nous trouver unis par des liens plus étroits. Si ardemment que j'eusse aspiré à cette union complète de nos existences à quelque époque de ma vie qu'elle fût devenue possible, ma femme et moi nous aurions pour jamais renoncé à ce privilége plutôt que de le devoir à la mort prématurée d'un homme pour qui j'avais le respect le plus sincère, et auquel elle portait une vive affection. Cet événement survint pourtant en juillet 1849 ; rien ne m'empêchait de faire sortir de cet événement malheureux mon plus grand bonheur, en ajoutant à un lien de pensées, de sentiments et de travaux littéraires qui existait depuis longtemps, un lien nouveau qui confondît nos existences. Sept ans et demi je jouis de cette félicité ; sept ans et demi seulement ! Je ne saurais trouver d'expression qui rende, fût-ce de la façon la plus affaiblie, ce que fut pour moi cette perte, et ce qu'elle est encore. Mais comme je sais qu'elle l'aurait souhaité, je ne néglige rien pour faire le meilleur usage possible du temps qui me reste à vivre, et travailler dans le sens de ses desseins avec cette force amoindrie que je peux tirer des idées qui me venaient d'elle, et d'une entière communion avec sa mémoire.

Lorsqu'il existe entre deux personnes une complète communauté d'idées et de réflexions, quand tous les sujets qui peuvent intéresser l'esprit et le cœur, sont discutés entre elles chaque jour, et sondés à de plus grandes profondeurs que n'ont l'habitude et la commodité de le faire les auteurs qui écrivent pour la masse des lecteurs, quand elles partent des mêmes principes et arrivent aux mêmes conclusions par des voies qu'elles parcourent ensemble, il importe peu, pour la question de l'originalité, qui des deux tient la plume. Celle qui prend le moins de part à la composition en a pris peut-être le plus à la pensée ; les écrits qui sortent de cette collaboration sont le produit combiné de l'une et de l'autre, et souvent il est difficile de démêler leur part respective et de dire : ceci est de l'un et cela de l'autre. C'est en se plaçant à ce point de vue élevé qu'on peut dire que non-seulement qu'après mon mariage, mais aussi pendant les longues années qui le précédèrent, alors que nous n'étions unis que par l'amitié et la confiance, tout ce que j'ai publié est aussi bien l'œuvre de ma femme que le mien ; la part qu'elle y prenait grandissait d'année en année. Toutefois, il est des cas où ce qui lui appartient peut se distinguer et se reconnaître. Outre l'influence générale que son esprit exerçait sur le mien, c'est d'elle que viennent les idées et les traits les plus importants de ces œuvres communes, ceux qui ont entraîné le plus de résultats féconds et considérables, et qui ont le plus contribué au succès et à la réputation des œuvres elles-mêmes ; ils émanaient de son esprit, et la part que j'y avais n'était pas plus grande que pour les idées que je trouvais chez des auteurs antérieurs et que

je ne m'appropriais qu'en les incorporant dans l'organisme de mes propres idées. Durant la plus grande partie de ma vie d'auteur j'ai rempli envers elle un rôle que j'avais d'assez bonne heure considéré comme le plus utile que je fusse en état de prendre dans le domaine de la pensée, celui d'interprête de penseurs originaux et de médiateur entre eux et le public. En effet, j'ai toujours eu une médiocre opinion de mes talents comme penseur original, excepté dans les sciences abstraites (logique, métaphysique et principes théoriques de l'économie politique et de la politique), mais je me croyais très supérieur à la plupart de mes contemporains par mon empressement et mon aptitude à apprendre de tout le monde; il ne m'est guère arrivé de trouver des gens qui se fissent un devoir d'examiner tout ce qu'on a dit en faveur d'une opinion quelconque, nouvelle ou ancienne, avec la conviction qu'alors même qu'elles seraient erronées il pourrait y avoir au-dessous d'elles un fond de vérité, et qu'en tout cas la vérité n'a qu'à gagner à la découverte des raisons qui rendaient ces opinions plausibles. J'avais donc marqué ce rôle comme une sphère d'utilité où je me sentais spécialement obligé d'employer mon activité : d'autant plus que la connaissance que j'avais acquise des idées des Coleridgiens, des penseurs allemands et de Carlyle, tous ennemis jurés des croyances dans lesquelles j'avais été élevé, m'avait convaincu qu'à côté de bien des erreurs, ils possédaient une grande partie de la vérité qui restait voilée pour des esprits d'ailleurs capables de la recevoir, sous un langage transcendantal et mystique, où ils avaient coutume de l'envelopper, et dont ils ne voulaient pas ou ne savaient pas la dégager. Je ne désespérais pas de séparer la vérité de l'erreur et de l'exposer en des termes qui la rendissent intelligible et lui ôtassent ce qu'elle avait de répugnant pour les adhérents de mon parti en philosophie. On comprendra aisément qu'avec cette préparation, lorsque je me trouvai en communion intellectuelle intime avec une personne de facultés très-supérieures, dont le génie, à mesure qu'il grandissait et se déployait dans le domaine de la pensée, faisait jaillir des vérités de beaucoup en avance sur moi, sans que je pusse y découvrir, comme cela m'était arrivé pour celles des autres, aucun alliage d'erreur; on comprendra, dis-je, que la plus grande partie de mon développement mental consistât à assimiler ces vérités, et que la plus précieuse partie de mon travail intellectuel se réduisit à établir des ponts, à ouvrir des passages qui les missent en communication avec mon système général de pensées (1).

1. Les progrès de mon esprit dont je fus redevable à ma femme ne sont point, il s'en faut bien, ceux que pourraient croire des personnes mal informées sur ce point. On pourrait supposer, par exemple, que la forte conviction que j'ai exprimée en faveur de l'égalité entre les hommes et les femmes dans tous les rapports légaux, politiques, sociaux et domestiques, je la tiens d'elle. Il n'en est rien; au contraire cette conviction fut l'un des premiers résultats auxquels j'arrivai en étudiant les questions politiques, et la force avec laquelle je la défendais fut, plus que toute autre raison, la cause première de l'intérêt qu'elle se sentit pour moi. Ce qui est vrai, c'est qu'avant que je la connusse, cette opinion n'était dans mon esprit guère plus qu'un principe abstrait. Je ne voyais pas de raison pour que les femmes fussent tenues dans un état d'assujettissement légal envers d'autres personnes, pas plus que je n'en voyais en faveur de l'assujettissement des hommes. J'étais certain que leurs intérêts exigeaient absolument autant de protection que ceux des hommes, et qu'il était fort peu probable qu'elles l'obtinssent tant qu'elles n'auraient pas aussi bien et autant que les hommes le droit de faire les lois auxquelles elles sont sou-

Le premier de mes ouvrages où sa participation fut remarquable, fut les *Principes d'Économie politique*. Le *Système de Logique* lui doit peu, si ce n'est dans les détails de la composition. Sur ce point j'ai tiré un grand profit pour tous mes écrits, grands et petits, de ses critiques pleines de justesse et de clairvoyance (1). Le

mises. Mais ce ne fut que grâce à ses leçons que je compris l'immense portée des résultats réels de l'incapacité des femmes, telle que je l'ai exposée dans mon livre de l'*Assujettissement des Femmes*. Sans le secours de la rare connaissance qu'elle possédait de la nature humaine, et de la pénétration avec laquelle elle saisissait les effets des influences morales et sociales, j'aurais sans doute toujours professé les opinions que j'ai aujourd'hui, mais je n'aurais eu qu'une idée imparfaite de la manière dont les conséquences de la situation d'infériorité des femmes viennent s'entremêler avec les maux de la société existante et avec les difficultés qui arrêtent le progrès humain. Aussi est-ce avec un sentiment douloureux que je songe à toutes les idées excellentes qu'elle émettait sur ce sujet, et que je n'ai pas réussi à reproduire, et que je mesure la distance énorme qui sépare mon petit traité de ce qu'il aurait été si elle avait mis sur le papier tout ce qu'elle avait dans l'esprit sur cette question, ou si elle avait assez vécu pour revoir et améliorer, ce qu'elle n'eût pas manqué de faire, l'exposé imparfait que j'en ai donné.

1. La seule personne dont j'aie reçu un secours direct dans la préparation du *Système de Logique* est M. Bain, qui s'est depuis rendu célèbre par ses écrits philosophiques. Il lut attentivement mon manuscrit avant que je l'envoyasse à l'imprimerie, et l'enrichit d'un grand nombre d'exemples et d'illustrations additionnelles tirées des sciences, que j'ai insérées à peu près textuellement, ainsi que d'autres remarques qu'il avait bien voulu ajouter à l'appui de mes idées sur la logique.

Je n'avais envers Comte d'autre obligation que les services que ses écrits m'avaient rendus. Je veux parler de la partie de son *Système de philosophie positive* qui avait déjà été publiée, et on a pu voir dans le cours de ce récit que ces obligations sont loin de monter aussi haut que certaines personnes ont bien voulu le dire. Mon premier volume qui contient toutes les doctrines fondamentales de l'ouvrage, était achevé dans ses parties essentielles avant que j'eusse lu le traité de Comte. J'y ai pris des pensées importantes, surtout pour mon chapitre de l'Hypothèse et pour l'exposé des idées tirées de la logique de l'algèbre. Mais c'est seulement dans le livre final qui traite de la logique des sciences

chapitre de l'*Économie politique* qui a exercé sur l'opinion plus d'influence que tout le reste du livre, celui qui traite de « l'Avenir probable des classes ouvrières » lui est dû tout entier. Dans le premier plan du livre ce chapitre n'existait pas. Elle me fit sentir combien il était nécessaire d'y ajouter un chapitre sur cette question, et combien sans cela l'ouvrage demeurerait imparfait : elle fut cause que je l'écrivis. La partie la plus générale de ce chapitre, l'exposé et la discussion des deux théories opposées touchant la condition particulière des classes laborieuses est en entier une reproduction de ses idées, et souvent dans les termes mêmes que je recueillais de sa bouche. Ce n'est pas d'elle que j'ai appris la partie purement théorique de mon économie politique, mais c'est surtout à son influence que mon livre doit le ton général qui le distingue des traités précédents sur l'économie politique, et qui, en lui conciliant des lecteurs que les autres avaient rebutés, l'a rendu si utile. Ce ton résulte principalement de ce que j'ai tracé à propos une ligne de démarcation entre les lois de la production de la richesse, qui sont en réalité des lois de la nature et dépendent des propriétés des objets, et les modes de distribution de la richesse, qui, sous certaines conditions, dépendent de la volonté humaine. Le commun des économistes confondent ces deux ordres de lois sous le nom de lois économiques, que nul effort humain, suivant eux, n'est capable d'annuler ou de modifier ; ils attribuent la

morales, que je lui suis redevable des améliorations radicales qui se sont introduites dans ma façon de concevoir l'application des méthodes logiques. J'ai déjà exposé et caractérisé cette amélioration dans ces mémoires.

même nécessité aux lois qui dépendent des conditions immuables de notre existence terrestre, et à celles qui, n'étant que des conséquences nécessaires de certains arrangements sociaux, ne vont pas au delà de ces arrangements. Sous l'empire de certaines institutions, de certaines coutumes, les salaires, les profits et la rente seront déterminés par certaines causes ; mais les économistes négligent de tenir compte d'une chose indispensable et soutiennent que ces causes doivent, par l'effet d'une nécessité intrinsèque, contre laquelle nul moyen humain ne saurait servir de rien, déterminer les parts qui reviennent, dans la division du produit, aux travailleurs, aux capitalistes et aux propriétaires fonciers. Dans les *Principes d'économie politique,* je ne faisais pas moins d'efforts que mes devanciers pour évaluer scientifiquement l'action de ces causes, sous l'empire des conditions qu'elles supposent ; mais c'est le premier livre qui ne considère pas ces conditions comme définitives. Les généralisations économiques qui dépendent non des nécessités de la nature, mais de ces nécessités combinées avec les arrangements actuels de la société, je les présente dans mon livre comme n'étant que provisoires et susceptibles d'être considérablement modifiées par le cours du progrès social. Je tenais ces vues sur l'économie politique en partie des idées qu'éveillèrent en moi les doctrines des Saint-Simoniens; mais c'est sous l'influence de ma femme qu'elles devinrent le souffle vivant qui anime mon livre. Cet exemple donne une idée parfaite du caractère général du rôle qu'elle jouait dans la composition de mes écrits. En général ce qui est abstrait et purement scientifique est

de moi, l'élément vraiment humain vient d'elle. Pour tout ce qui concernait l'application de la philosophie aux besoins de la société et au progrès, j'étais son élève; c'est d'elle aussi que je tenais la hardiesse de mes vues et la circonspection de mes jugements sur les questions de pratique. En effet, d'une part, elle avait bien plus de courage et des vues plus étendues que je n'en aurais eu sans son secours, quand il fallait se représenter par anticipation un ordre de choses à venir, dans lequel un grand nombre de ces généralisations limitées, que l'on confond si souvent avec les principes universels, cessent d'être applicables. Ces parties de mes écrits, surtout celles de l'*Économie politique*, qui considèrent les institutions possibles de l'avenir, que les économistes ont repoussées avec fureur quand les socialistes les ont affirmées, n'auraient, sans elle, pas trouvé place dans mon livre, ou n'y auraient figuré que sous une forme plus timide et plus effacée. Mais en même temps qu'elle me rendait plus hardi dans la spéculation sur les affaires humaines, son esprit pratique et son jugement presque infaillible des obstacles pratiques, réprimaient en moi toutes les aspirations réellement chimériques. Son intelligence révêtait toutes les idées d'une forme concrète, et se représentait nettement la façon dont elles agiraient dans la réalité ; sa connaissance des sentiments du temps et de la conduite des hommes était si rarement en faute que le point faible d'une idée impraticable lui échappait rarement (1).

1. Quelques lignes de dédicace où se trouvait reconnu ce que mon livre lui devait, avaient été mises en tête de quelques exemplaires de l'*Économie politique* destinés à être offerts à titre